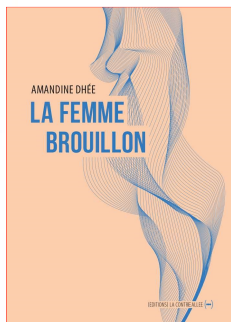


Cette année, mois après mois, nous suivons l'actualité d'une petite maison d'édition, LA CONTRE ALLÉE, implantée à Lille. Nous essayons de comprendre sa

ligne éditoriale, d'explorer ses ambitions littéraires et d'analyser sa stratégie d'ancrage régional. Ceci en toute indépendance: nous achetons les ouvrages.



**AMANDINE  
DHÉE**

**FEMME ≠ MÈRE**

Un texte difficile à classifier: essai? le féminisme affiché des propos et de nombreuses notations inciteraient à le classer comme tel mais il n'y

a pourtant nul slogan et les «revendications» n'en ont jamais la sècheresse rhétorique; récit? le texte suit en effet une à une, chronologiquement, les étapes par lesquelles une femme devient mère – magnifique graphisme de couverture... L'auteure («autrice» sonne trop proche, à mon goût, de «autiste»...) s'explique sans ambiguïté sur sa démarche: *«J'ai écrit ce texte pour frayer mon propre chemin parmi les discours dominants sur la maternité. J'ai aussi voulu témoigner de mes propres contradictions, de mon ambivalence dans le rapport à la norme, la tentation d'y céder. Face à ce moment de grande fragilité et d'immense vulnérabilité, la société continue de vouloir produire des mères parfaites. Or la mère parfaite fait partie des Grands Projets Inutiles à dénoncer absolument. Il m'a paru important de me positionner clairement en tant que féministe parce que je veux donner un éclairage politique à mon expérience intime.»*

Le livre, très bref, est construit comme une suite de scènes significatives des transformations physiques de la femme *gravide* puis *parturiente* (deux mots heureusement absents du texte). *«Mon corps existe déjà un peu trop... Il sait quelque chose que j'ignore (11) – Où dire la violence d'être habité par un autre? (15) – Mon ventre bascule dans le domaine public (21) – Je suis si pleine que la solitude n'existe plus (34)»* Les sensations sont précisément nommées. L'auteure ne cache pas l'ambiguïté des sentiments qu'elle éprouve: exaspérée que son corps devienne *«l'affaire de spécialistes»*, elle ne se prête pas moins aux exercices préparatoires comme, après l'accouchement, aux manifestations sociales tradition-

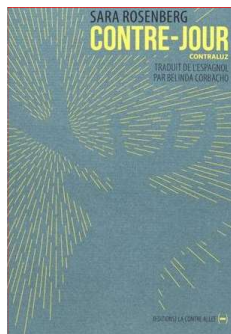
nelles d'émerveillement. Tout cela est troussé avec humour.

Où le texte prend à mon sens une puissante dimension féministe, c'est quand, très vite, la jeune mère revendique de redevenir l'amante: *«J'aurais voulu faire l'amour. Retrouver mon corps, ou plutôt l'oublier (43) – Mon corps à moi est-il encore capable d'érotisme?... J'arrache mon corps au bébé (68)»*.

Un livre alerte qui remet en question pas mal d'idées reçues.

**Léo Demozay** ♦

*La femme brouillon*, Amandine Dhée, La Contre Allée, 78p., 17 janvier 2017.



**SARA  
ROSENBERG**

**BEAU COMME  
UNE TRAGÉDIE  
CLASSIQUE**

Tout différent est le livre de Sara Rosenberg (traduit de l'espagnol) paru le mois suivant, ce qui témoigne d'une véritable ambition de la part des éditions. Il faut souligner l'extrême soin qu'elles apportent à chacun de leurs ouvrages: papiers bouffants de grande qualité, graphisme original de couverture adapté à chaque livre (Guillaume Heurtault pour le Dhée, Jane Secret pour celui-ci), insert d'un marque-page spécifique, mise en page d'une grande lisibilité, couverture à rabats. De la très belle ouvrage. C'est pour ces raisons que je m'autorise cette remarque de (re)lecteur pointilleux: deux fautes d'orthographe insignifiantes. Je retrouve la première dans les deux livres dont je parle: «quelques temps» (p.81 chez Dhée, p.13 ici). La seconde aussi est doublée, mais dans ce seul livre (68-237): «quelques fois» dont l'usage répété a sans doute suscité la création de l'adverbe «quelquefois»...

Remarques qui n'entachent en rien mon admiration pour le travail éditorial réalisé. Rare. J'allais oublier de dire mon plaisir de retrouver, comme dans les éditions anciennes, des colophons (justifications d'impression) merveilleusement inventifs en dernière page.

Comment qualifier le texte de Sara Rosenberg? Bien sûr il survient très vite, dans l'histoire de cette famille argentine dont un des fils, Jeronimo, vit en Espagne où il est metteur en scène de théâtre (*l'Antigone* de Sophocle, *Le balcon* de Genet...), une intrigue et bientôt un drame. Les fils en seront lentement débrouillés. Mais il ne s'agit en rien d'un policier. C'est à l'écriture que nous le devons, et à la construction du récit. Une écriture qui prend le temps, qui ne réduit jamais les personnages à leurs actes, même quand ils appartiennent à ces cercles maffieux que savent susciter les dictatures – nous sommes là dans l'Argentine qui sent encore très fort les relents de la junte militaire (1976-1983). Les chapitres répartissent les entrées dans l'histoire. Nombre d'entre eux concernent la femme de Jeronimo, Griselda, elle-même comédienne, tragédienne, qui s'adonne à l'alcool, ce qui lui vaudra un internement en établissement psychiatrique.

Nous ne sommes jamais dans la démonstration, les vérités sont toujours douteuses, ambivalentes, et portées par des personnages qui ont une vraie épaisseur. Tel Checo, cet ami qui a convié Jeronimo à venir boire un verre, rendez-vous dont l'homme de théâtre ne reviendra pas. Tel aussi Nicolas, son frère, homme d'affaire à Buenos Aires dont on sent très vite qu'il est sulfureux – les deux frères se brouillent lors de l'enterrement de leur père. Ou Laura, la fille (trentenaire) de Jeronimo qui aura si peu vécu avec son père et vient, auprès de sa tante, dès l'annonce du décès de Jeronimo.

La vérité restera d'ailleurs en suspens. Quelques signes nous donnent à penser que la persévérance de Griselda lui permettra d'éclater. Avant sa mort, Checo lui a adressé, par des voies détournées, une enveloppe contenant des preuves irréfutables. Griselda elle-même a démasqué à l'H.P. un faux médecin qui venait l'enlever pour la faire taire – comme Jérónimo... Mais, du fond de sa prison madrilène, Vizcacha continue de tirer les fils... Au lecteur de finir l'histoire, bref, de faire son travail de lecteur.

Cette absence de manichéisme est précieuse – Checo, qui a pourtant entraîné Jeronimo dans ce piège mortel, va devenir presque sympathique et montrera bien toute la tendresse qu'il peut éprouver pour Laura. Griselda elle-même, que l'on peut sentir au début très préoccupée d'elle-même, révèle un amour profond, existentiel, pour le théâtre et magnifie son amour pour Jeronimo en se montrant si soucieuse de faire éclater la vérité. Jeronimo est sans doute le personnage qui garde le plus de mystère. N'aurait-il pas été lui-même mêlé à cette société secrète? Une phrase peut le laisser entendre, elle est dans la bouche de Checo: «*C'était ça qui le mettait tellement hors de lui, que Jeronimo leur claque dans les bras, après tant d'années et avec tout ce qu'il avait enduré.*» (p.162) Le mystère ne sera pas levé.

Le charme du livre est de toujours tenir le suspense à distance, de ne jamais y céder, même, dans les derniers chapitres, quand les «événements» se précipitent. L'auteur nous tient toujours dans l'évolution intérieure de ses personnages. Celui de Griselda est évidemment le plus précis. À mi-livre:

«– *Je relisais Le Balcon, pour ne pas l'oublier. Immense, Genet est immense, impressionnant. Pour lui, il n'y avait pas de conciliation possible. Que le mal, sur la scène, explose. L'artiste n'a pas – ou le poète – pour fonction de trouver la solution pratique des problèmes du mal. Qu'ils acceptent d'être maudits. D'être vus, dit-elle, et elle se leva. Ne me dites pas que ce n'est pas beau. Nous sommes allés trop loin et trop brutalement. Pensons à ce que nous allons perdre si nous abandonnons nos masques...* Un poète, un sage, il y en a eu peu d'aussi cohérents que lui.»

Et ceci, plus loin, extrait du monologue qu'elle écrit: «*Impossible de retrouver le souvenir d'une caresse maternelle de ce temps-là dévoré par le secret. Il y avait une offense, et un coupable qui tous les jours s'asseyait à notre table, l'embrassait, et après, couchait avec elle. Alors, était-il ou non coupable? Sans secret, le coupable aurait disparu. Mais tout arrivait, disait-elle, au nom de l'amour. Et dans ce tableau qui revient, la meilleure place est aussi celle du secret, même s'il fallait penser le contraire. Pas un seul geste amoureux. Au nom de l'amour.*»

L. D. ♦

Contre-jour, Sara Rosenberg, La Contre Allée, 240p., 23 février 2017.